



**HAL**  
open science

## La sensibilité entre intentionnalité et directionnalité

Christophe Al-Saleh

► **To cite this version:**

| Christophe Al-Saleh. La sensibilité entre intentionnalité et directionnalité. 2015. halshs-01139315

**HAL Id: halshs-01139315**

**<https://shs.hal.science/halshs-01139315>**

Preprint submitted on 3 Apr 2015

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## **La sensibilité entre intentionnalité et directionnalité**

Christophe Al-Saleh (Université de Picardie-Jules Verne, CURAPP-ESS [UMR 7319])

Université de Paris-1, 4 avril 2015

*“Devant la qualité, l’esprit n’est pas condamné à cette contemplation ineffable où l’on voulait enfermer chaque individu et le meilleur moyen d’établir la réalité de la qualité, c’est de montrer qu’elle est de la pensée.”*

Jean Nogué, *Esquisse d’un système des qualités sensibles*, Paris, P.U.F., 1943, p.30

Les réflexions qui suivent ont pour point de départ une perplexité devant une manière de parler de l’intentionnalité des états mentaux et des attitudes propositionnelles avec des images spatiales, comme “être-dirigé vers”, ou comme “la portée de la pensée sur la réalité”. Il me semble que nous devons être attentifs à l’idée qu’il y a une certaine aisance de l’esprit à traduire l’idée d’une affinité entre les pensées et les états du monde, ou entre certaines manières d’être de l’esprit, et des manières d’être du monde, en termes de proximité spatiale, tout en accordant une place à l’idée qu’il n’y a d’expérience de la spatialité (et d’un certain mode de spatialité qui est la directionnalité) qu’au moyen de l’appréhension des qualités sensibles.

### **I. Deux concepts de direction?**

Les pensées ne sont pas vides. Autrement dit, elles sont *dirigées vers le monde*. Mais que signifie et que vaut cet “autrement dit”? Comment être dirigé vers le monde et ne pas être vide, cela peut

signifier la même chose pour des pensées, mais aussi, pour des perceptions ou, peut-être, pour des sensations?

L'image est celle d'une flèche qui indique ce qui est pensé, ou ce que la pensée prétend *atteindre*. Ce qui compte, c'est non pas tant le trait de la flèche, que la pointe, qui indique la direction. Bien entendu, une pensée n'est pas une flèche.

Mais, ici, c'est l'image qui nous intéresse. Prenons, par exemple, un panneau en forme de flèche. Le panneau ne peut être utilisé qu'à deux conditions, si la flèche est bien dirigée, et si le panneau porte une indication. Le panneau peut être alors compris comme: "pour aller à XXX, il faut suivre cette direction."

C'est une première idée de ce que l'on entend par "être dirigé vers".

Maintenant, nous pouvons nous demander s'il ne s'agit *que* d'une image, si il n'y a pas quelque chose d'analogue aux pensées, et à la manière dont les pensées portent sur le monde.

Descartes affirme que percevoir, c'est juger. Par exemple, percevoir un morceau de cire, c'est juger qu'il y a un morceau de cire. Ce que Descartes suppose, c'est que les sens sont amorphes, que tous ce que les sens produisent, ou tout ce qui se produit avec les sens, ce sont de nouveaux faits. Il n'y a pas de séparation entre le sujet et le monde par leur moyen. Pour qu'il y ait quelque chose de dirigé vers le monde, il faut encore qu'il y ait quelque chose qui soit séparé du monde. Un jugement est dirigé vers le monde.

La preuve de Descartes dite du morceau de cire<sup>1</sup> s'appuie sur la généralité. Percevoir, c'est percevoir quelque chose de général. Donc, c'est *déjà* penser.

---

<sup>1</sup> *Méditations métaphysiques*, II

Si je constate, par simple inspection, qu'il y a une rose près de moi, que je perçois la rose, cela correspond à la pensée qu'il y a une rose, *ou* à la perception de la rose. Il peut bien sûr y avoir une pensée qu'il y a une rose sans perception de la rose, mais il ne peut pas y avoir une perception de la rose *sans* la pensée qu'il y a une rose. Cela ne veut pas dire qu'il n'existe pas certaines manières d'être impressionné (causé à avoir une impression) par la rose, mais être causé à avoir une impression, ou même une sensation, et percevoir, sont bien deux choses distinctes.

C'est bien la rose que nous percevons. Mais il n'en demeure pas moins qu'il y a des sensations. Décrire ces sensations, c'est décrire notre expérience de la rose, ou l'expérience que nous avons quand nous percevons la rose. Est-ce que décrire les sensations associées à la pensée de la rose est aussi étroitement attachée à la pensée de la rose que décrire les sensations associées à la perception de la rose l'est à la perception de la rose? Et est-ce que, de la réponse à cette question, dépendent les idées que nous aurions raison d'avoir au sujet de la manière dont, dans chacun des cas, décrire les sensations permet d'indiquer comment c'est l'expérience qui permet à une pensée ou à une perception d'être dirigée vers le monde?

Les sensations sont-elles dirigées vers le monde, ou ne font-elles que constituer un environnement, un halo, une "peinture mentale" (Harman), autour du seul caractère ou aspect qui déterminerait la portée d'une pensée ou d'une perception sur le monde, à savoir qu'elle décrive bien une manière d'être du monde qui soit, par ailleurs, indépendante de notre expérience ?

Les sensations nous permettent, parfois sans que nous y pensions, de nous orienter dans le monde. Elles nous permettent d'y ajuster nos mouvements. L'idée d'être-dirigé-vers est,

semble-t-il, différente, de celle que nous venons de voir plus haut. Il nous semble que, là, pour le coup, ce n'est pas une image.

Quand on parle de la pensée ou de la perception comme dirigées vers le monde, alors la notion de direction est quelque peu métaphorique. Par contre, quand on parle des pensées, des perceptions et des sensations comme nous permettant de nous diriger vers des objets dans le monde, ou comme des expériences où une part consiste à se diriger dans le monde, alors il ne s'agit plus d'une métaphore. Le problème est de savoir si nous avons deux concepts de "direction", l'un qui serait réservé à la manière dont les états mentaux représentent le monde, et l'autre qui serait réservé à la manière dont un objet du monde se trouve situé par rapport à un autre objet du monde, ou qui serait réservé à la description d'un mouvement.

## **II. Etre dirigé vers le monde et se diriger vers des endroits du monde.**

Lorsque nous nous dirigeons dans le monde grâce à des sensations, cela n'a rien à voir avec un mobile qui est causé par divers impacts à changer de direction. Le mobile ne se dirige pas. Il est mû par diverses forces.

Cette différence entre un système qui se dirige dans le monde grâce à ses sensations ou impressions, et un système qui est conçu de telle sorte que tel impact va déterminer tel changement de mouvement, est essentielle, car elle veut dire également que les sensations sont dirigées vers le monde (et ce en un sens qui est proche du sens de direction que l'on trouve dans l'idée que les perceptions et les pensées sont dirigées vers le monde.)

Ce qui est important, c'est de dire qu'un système peut également se diriger dans le monde grâce à des pensées, et également grâce à des perceptions.

Peut-être que la formulation d'après laquelle un sujet peut se diriger dans le monde grâce à ses pensées est différente de celle qui consiste à dire que les pensées d'un sujet sont dirigées vers le monde.

Certainement, les deux expressions ne sont pas du tout équivalentes.

Les cartes, par exemple, déterminent certaines pensées qui permettent à un sujet de s'orienter et de se diriger correctement. Souvent, trouver le bon chemin, ce n'est pas faire usage de sa mémoire, mais c'est s'orienter grâce à une carte. Les sensations et les perceptions jouent bien entendu un rôle, quand nous nous servons d'une carte. Cependant, ce qui est déterminant, c'est de pouvoir lire la carte et de s'en servir de manière à avoir des pensées qui nous permettent de nous diriger dans le monde, de nous orienter, de trouver notre chemin.

Une carte peut permettre d'envisager un sujet qui règle ses mouvements par rapport à ses pensées, et, médiatement, par rapport à l'environnement, ce avec quoi il est mis en rapport, par les sensations, les impressions, et les perceptions.

L'exemple des cartes nous donne une bonne image de ce que c'est, pour un sujet, que de se diriger dans le monde grâce à ses pensées. Il faut se tenir cependant à l'idée que c'est *dans le monde* que le sujet *se dirige*, le même monde que celui où il y a les objets qui causent les impressions et les sensations, et vers quoi ces éléments sont dirigés. On serait tenté de dire que la carte n'est pas dans le monde exactement au sens où le sujet est dans le monde. Et, pourtant, il y a des scrupules à affirmer ainsi cette différence. Certes, il faut qu'un esprit prenne connaissance de la carte et sache la lire, pour que la carte existe autrement que comme du papier encre. Mais,

dans ce cas, le sujet et son esprit ne sont pas davantage dans le monde que ne l'est la carte. Tout ce que l'on peut dire, c'est que le papier encre et le corps du sujet sont dans le monde au même sens. Et pourquoi ne pas dire que le sujet et l'esprit sont dans le monde au sens où la carte qui ne se réduit pas au papier encre est dans le monde?

Que veut-on dire, donc, quand on dit de la pensée d'un sujet qu'elle est dirigée vers le monde? La pensée ne se trouve pas dans le monde, comme ce à propos de quoi elle est une pensée, elle est dirigée vers le monde. Ce qui peut se comprendre avec l'idée que, quoique séparées du monde, les pensées ont une affinité avec ce monde. Ou alors, cela veut dire que, de même que les bâtons que je laisse à la surface de l'eau pour les regarder flotter, parce que je n'ai rien d'autre à faire, vont tous dans la même direction (mais tous les bâtons ont une allure différente, et une manière particulière d'aller dans cette même direction), mes pensées vont toutes dans la même direction, le monde?

Est-ce que, lorsqu'on dit qu'il est essentiel, pour qu'elles soient des pensées, qu'elles soient dirigées vers le monde, c'est quelque chose de ce genre qu'on entend, quelque chose qui est retracé, ou rapporté, fidèlement, par cette image des bâtons emportés par le courant? Et, dans ce cas, pourquoi ne dit-on pas plutôt que les pensées sont emportées par le monde?

Si je peux me diriger dans le monde grâce à une carte, c'est parce que la carte est suffisamment générale, pour que je puisse penser "c'est par là" et ne pas me tromper, sans pour autant que "c'est par là" soit le décalque terme à terme d'un endroit précis dans l'espace physique, dans l'environnement, cet endroit qui restera à sa place, quand je serai sorti de la pièce.

Le “c’est par là” qui est permis par la carte a, comme toute pensée, une généralité. La pensée est générale. Les mouvements que j’accomplis grâce à cette pensée ne le sont pas. Comprendre ce que “c’est par là” veut dire serait impossible, si le “c’est par là” n’avait pas cette généralité. Comprendre ce que “c’est par là” veut dire, ce n’est pas avoir une représentation d’une portion de monde qui comprenne l’endroit précis où se trouve mon corps au moment où j’ai cette pensée, et l’endroit précis qui “est par là”, c’est être capable de me diriger selon une pensée, et cela entraîne, bien entendu, que je fasse bien les bons mouvements pour arriver à l’endroit souhaité, car si je n’avais que cette représentation de portion de monde, je ne saurais pas vers où je dois me diriger.

C’est de cette manière que je me dirige dans le monde grâce à des pensées, et c’est parce que la carte est dirigée vers le monde, parce qu’elle est générale, que je peux me diriger dans le monde grâce aux pensées permises par cette carte. La carte ne représente pas davantage un endroit qu’un autre, sauf si l’on comprend que “représenter”, cela peut également vouloir dire “tenir lieu à un moment donné de représentant de”. Mais cette carte peut, en ce sens, également, représenter beaucoup de portions de monde différentes, à beaucoup de moments différents. C’est en ce sens qu’elle est dirigée vers le monde. Tant que je ne me dirige pas dans le monde grâce à elle, alors elle ne représente pas davantage *cette* portion de monde qu’une autre portion de monde.

Si je me dirige dans le monde grâce à elle, alors elle représente cette portion de monde. Pour résumer cette idée, on dira que ce n’est qu’à partir du moment où les pensées d’un sujet déterminent des places, qu’il est leur possible de représenter des endroits du monde.



Il y a bien un seul sens qui convienne, pour la notion de direction, et c'est le sens selon lequel, une carte me permet de trouver la bonne direction. Peut-être devrions-nous cesser d'employer "direction" dans l'autre sens, et trouver un terme qui convienne mieux, tout en gardant l'idée d'une affinité avec le monde que nous avons tendance à vouloir traduire en termes de proximité spatiale. Comme si un état mental, une manière d'être de l'esprit attirait immédiatement l'attention du sujet sur le monde, l'état mental dirigeant l'attention du sujet sur le monde, ou, si l'on ne souhaite pas introduire l'attention, qui a des déterminations psychologiques bien particulières, comme si une pensée indiquait d'elle-même qu'elle porte sur le monde. Nous ferions mieux de dire, dans ce cas, non pas que les pensées sont dirigées vers le monde, mais plutôt qu'elles sont disposées de telle sorte que c'est au monde que le sujet pense quand son esprit adopte cette manière d'être en laquelle consiste une croyance ou une pensée. La pensée doit être à la fois générale, et avoir suffisamment de précision pour accrocher au monde.

Un état mental tel qu'une croyance ou une pensée, si il est disposé de telle sorte que c'est à un élément du monde qui doit être désigné (par exemple, en pointant l'élément de l'index) que le sujet pense quand il adopte cette croyance ou cette pensée, est une pensée indexicale, et l'élément du monde en question est une ancre.

Les cartes sont déterminées de telle sorte qu'elles peuvent suggérer quantité de pensées indexicales, comme "c'est par là", ces pensées pouvant être correctes ou incorrectes. En ce sens, nous pouvons dire que les cartes constituent une image privilégiée de la directionnalité.

### **III. Visibilité et directionnalité**

La sensibilité humaine a-t-elle ce pouvoir? Est-elle structurée de telle sorte qu'elle peut suggérer des pensées indexicales, correctes ou incorrectes?

Il existe une sorte de sensibilité à l'environnement qui consiste à repérer des aspects qui permettent de se diriger ou de s'orienter, sans la médiation explicite d'une carte ou d'un plan, par exemple. J'arrive à un croisement, et je me demande s'il faut aller à droite ou à gauche, puis je me décide (correctement) pour la droite. C'est une expérience courante. Et il n'est pas très osé d'affirmer que, dans bien des cas, cela n'est pas dû au hasard. Dans certains cas, c'est un aspect saillant de l'environnement qui entraîne ma décision (un repère). Dans d'autres cas, c'est une sorte de proposition dont on se rappelle ("je me souviens qu'à cet endroit-là, il fallait prendre à droite"). Et puis il y a des cas où cela n'est rien de tout cela. Dans ce cas là, on peut décrire la situation, en disant que la pensée indexicale "c'est par là" est présente, sans pour autant qu'on puisse l'expliquer directement, soit par la référence ostensive à un certain repère dans l'environnement (un arbre particulier, une épicerie, etc.), soit par une référence explicite à un épisode autobiographique, ou à la consultation ou remémoration d'une carte ou d'un plan.

Bien entendu, qu'il n'y ait pas ostension dans le cas de la référence à un aspect saillant de l'environnement (un repère), que la référence à un épisode autobiographique (souvenir) ou à la consultation ou remémoration d'une carte ou d'un plan ne soit pas explicite, n'écarte pas la possibilité que ces éléments soient ce qui supporte la pensée indexicale "c'est par là". Après tout, il se pourrait que ces éléments jouent ce rôle-là implicitement.

Dans tous les cas, on décrirait correctement la situation en disant que, avoir la pensée "c'est par là", c'est se fier à la sensibilité. Tout le problème est alors de savoir si la sensibilité joue alors ici son rôle parce qu'elle comporte des mécanismes de référence implicite à un repère, à un

souvenir, à une carte ou à un plan, c'est-à-dire si elle n'a de directionnalité que dérivée, ou bien si la sensibilité est un mode directionnel unique en son genre.

La notion de "carte cognitive", par exemple, fait référence à un mode qui relève certes de la sensibilité, au sens où les motifs des mouvements dans l'espace en direction d'un but ne sont pas explicites, ni conscients pour le sujet qui se déplace selon ces mouvements, mais, en ce cas, ce n'est que de manière *dérivée* que la sensibilité est directionnelle. C'est par référence à l'accessibilité interne d'une carte à un sujet que l'on s'explique que le sujet se dirige, s'oriente, trouve son chemin. Cela veut dire que l'on définit la sensibilité comme une interprétation des traits de l'environnement déterminée par l'accès à une carte, par une sorte de lecture interne, cette lecture pouvant se produire dans des lieux de l'esprit qui ne sont pas nécessairement conscients.

Les cartes cognitives sont des représentations internes. Nous voulons surtout dire par là, que pour rendre compte de certains comportements (comme l'apprentissage implicite, la facilité à se situer dans un environnement *sans* remémoration explicite), nous pouvons nous représenter que le sujet accède à une sorte de carte interne. Reste évidemment à expliciter précisément ce que veut dire "accéder à une sorte de carte interne". Des sciences de la représentation, ce que sont en partie les sciences cognitives, par exemple, ne peuvent se constituer qu'en écartant d'emblée l'idée que l'accès aux cartes internes ressemble, d'une manière ou d'une autre, à la lecture des cartes, selon l'acception la plus courante et la plus simple, à savoir les cartes dont nous avons parlé plus haut.

La lecture d'une carte suppose l'usage de l'appareil visuel, ce qui n'est pas le cas pour l'accès aux cartes cognitives. Il n'est pas vrai que nous *regardions mentalement* des cartes cognitives, ou que nous voyions sur la carte cognitive que la sortie du parc est juste à gauche, après le bosquet,

même si supposer des cartes cognitives est une bonne heuristique pour comprendre comment nous sortons du parc sans tâtonner, sans néanmoins formuler des instructions explicites sur le chemin qu'il faut suivre. La précision "cognitive" dans "carte cognitive" est bien là pour indiquer que le mode d'accès est à construire autrement que comme le mode d'accès visuel, celui des cartes au sens courant.

Ce qui apparaît, cependant, par contraste, c'est l'hypothèse d'après laquelle, au-delà de la trivialité qu'il faut ouvrir les yeux pour lire une carte, la directionnalité des cartes dépend d'un mode de sensibilité spécifique, celui qui est propre au visible. Cela va au-delà de l'idée que nous ne pouvons prendre connaissance de la carte qu'en ouvrant les yeux, et qu'en percevant visuellement la carte. Car, si, par exemple, nous prenons une carte classique, et que nous la traduisions en une carte tactile, par exemple avec des systèmes de mise en relief, des textures différentes pour indiquer des différences de paysage (forestier, urbain), et des repères saillants pour les points remarquables, ce ne serait qu'une traduction destinée à rendre tactile un espace, celui de la carte, qui, primitivement, tient son ordre, et donc sa directionnalité, du visible lui-même. Il faudrait plutôt tenter d'imaginer ce que serait une carte qui serait conçue par des êtres dont la modalité sensible essentielle n'est pas le visible, mais le tangible par exemple.

Les mouvements des yeux pour lire la carte miment les trajets possibles. Et nous pourrions dire que en suivant du doigt une ligne en relief (pour un chemin par exemple), on mime également le trajet; et que, donc, après tout, les cartes telles que nous les utilisons, ne dépendent pas d'une modalité sensible particulière.

Toutefois, ce que l'on oublie, c'est qu'en allant d'un point de la carte à un autre, les yeux effectuent un mouvement abstrait, qui ne correspondra jamais à la trajectoire effective du

promeneur dans l'espace. Lire la carte, c'est se représenter, par exemple, ce qu'il reste à parcourir de distance, s'en donner une idée. La carte *permet* ce genre de représentation, de pensée, générale et abstraite. Elle le permet, en empruntant des formes de généralisation qui sont propres au visible. C'est en ce sens que le philosophe Jean Nogué remarque que l'espace physique (il faudrait plutôt dire l'espace de la mécanique classique) est l'espace visuel.

Le doigt peut aussi, dira-t-on, quitter la carte, et aller d'un point à un autre. Mais cette opération ne relève pas proprement du tangible. Elle relève du visible, et, plus précisément, d'une indexicalité visible. L'index qui vise une direction la vise, justement. Il la laisse intacte.

Cela ne veut pas dire que seul le visible est riche de formes de généralisation, mais que ce sont sans doute les formes de généralisation propres au visible qui permettent que la carte soit directionnelle.

Ce faisant, nous avons inversé la perspective. Plus haut, nous demandions si la sensibilité était directionnelle comme une carte peut l'être, c'est-à-dire si elle était capable de suggérer des pensées indexicales comme "c'est par là". Nous avons alors évoqué un genre de directionnalité spontanée, déterminable et déterminée par des sortes d'intuitions dont le contenu serait le même que celui d'un jugement spatial primaire comme "c'est par là", ce dont on peut avoir l'impression dans certaines expériences, comme le fait de se fier à son intuition pour décider d'une direction ou d'une autre quand on est en chemin ou en route.

Nous avons alors suggéré qu'une telle intuitivité était nécessaire pour que la sensibilité fût considérée comme pleine d'une directionnalité primaire et unique en son genre, et qu'il fallait donc écarter toute directionnalité dérivée, l'analogie d'une carte, ou la référence remémorée, même implicitement, à un trajet, les triangulations même implicites effectuées grâce à des

références saillantes dans l'environnement, des "repères". Il fallait, par exemple, qu'une telle directionnalité ne suppose pas de "carte cognitive". Nous avons alors trouvé que c'est la directionnalité de la carte qui est dérivée, c'est-à-dire que la directionnalité d'une carte n'est permise que par des formes de généralisation qui sont le propre d'un mode sensible particulier, à savoir le visible. La perspective s'est donc inversée. Alors que nous prenions la carte pour modèle de la directionnalité, et que nous cherchions à comprendre comment la sensibilité peut bien être directionnelle en ce sens, nous en sommes arrivés au point où le visible lui-même est primitivement directionnel, la carte ne tenant sa directionnalité que de manière dérivée.

Ce qu'accomplit la carte, c'est un perfectionnement et un achèvement des formes de généralisation propres au visible.

Le privilège du visible, ici, pourrait nous rendre oublieux de ce que le sensible n'est pas le visible. Ce n'est après tout qu'en prenant l'exemple concret et empirique de la carte que nous avons été amenés à déceler, sous la directionnalité qui semble si bien coller à cet instrument pour s'orienter, l'ordre propre au visible. Il ne faudrait pas commettre une autre erreur, celle, après avoir confondu l'évidente manifestation de la directionnalité *dans la carte* avec l'idée que la carte serait un mode essentiel et non-dérivé de directionnalité, de réduire la directionnalité propre au sensible, dans sa variété, à la directionnalité propre à un mode sensible, le visible.

#### **IV. Le privilège du visible.**

Je vais esquisser, pour terminer, quelques remarques sur ce privilège du visible, très largement inspirées des réflexions développées par Jean Nogué<sup>2</sup> dans l'introduction de son *Esquisse d'un système des qualités sensibles* (Paris, Presses Universitaires de France, 1943).

Il est certes devenu courant de remarquer une tendance à confondre l'étude de la perception et de la sensation, ainsi que des qualités sensibles avec la seule étude de la vision, de la sensation lumineuse et des qualités visibles. Cette tendance est qualifiée, par exemple par O'Callaghan, de "visuo-centrisme". Mais, en règle générale, on s'attarde assez peu sur les *raisons profondes* du visuo-centrisme.

Le visuo-centrisme n'est un problème philosophique, après tout, que s'il nous amène à des conceptions erronées ou partielles au sujet de la sensibilité. Dans ce qui précède, nous avons tenté de montrer que l'élucidation du rapport entre directionnalité et intentionnalité (rapport qui est typifié selon un mode métaphorique davantage qu'il n'est clarifié avec des expressions comme "être-dirigé vers") est un obstacle qui doit être déblayé afin d'accéder à une compréhension de ce en quoi consiste la sensibilité humaine.

Est-ce que le visuo-centrisme, c'est-à-dire le fait de ne s'intéresser qu'au visible, à la vision et à la sensation lumineuse, est un problème? Peut-être que, après tout, il n'y aurait rien à gagner de plus que des déterminations empiriques contingentes à s'intéresser à d'autres modes de la sensibilité.

La mise en évidence du privilège du visible entraîne deux effets. Tout d'abord, reconnaître, en effet, une pré-éminence au visible dans la détermination d'authentiques généralités. En insistant sur l'indication de la distance comme geste qui ne peut être supporté que par des qualités

---

<sup>2</sup> Jean Nogué est un philosophe à notre avis injustement oublié. Ses travaux sur le sensible et les qualités demeurent, cependant, irremplaçables.

visibles, dans l'examen de l'exemple de la carte, c'est justement cette pré-éminence, par rapport au toucher et au tangible, que nous avons voulu mettre en exergue. Ensuite, montrer que, comme tout privilège, ce privilège d'un sensible est indû dès lors que nous cherchons la pensée, dans sa généralité, et que cette enquête requiert une forme d'objectivité qui ne peut pas s'accomoder d'une position privilégiée octroyée à un sens. Si le visible s'impose à nous comme ordre de la pensée sensible, cela peut-être autant dû à une puissance intrinsèque, la fécondité de ce mode, qu'à la capacité de ce mode d'occulter ce que, par ailleurs, cette présentation doit à d'autres qualités sensibles, à d'autres modes de la sensibilité.

C'est à Descartes que Jean Nogué attribue la responsabilité d'avoir transformé la fécondité du visible en privilège tel que "*le monde intelligible est devenu le monde visible*" (op. cit., p.2). Ce faisant, Descartes s'appuyait sur un caractère intrinsèque du visible, la puissance d'homogénéisation propre à ce sens, puissance qui supporte la connaissance géométrique, et mécanique, du monde physique. Comme l'exprime Nogué (op. cit. p.308): "*le caractère fondamental de la vue est que le corps ne nous y est pas donné comme un objet privilégié qui serait masqué d'un signe sensible distinctif*". D'une certaine manière, le visible et l'espace homogène, isomorphe et isotrope de la mécanique classique ne font qu'un.

Il n'est pas étonnant, en ce sens, que pour marquer des rapport entre des états du sujet, les états mentaux, et des états de l'objet, des états physiques, il y ait eu l'aisance, à partir du moment où l'on souhaitait considérer qu'il n'y avait pas de différence de nature entre des états mentaux d'un sujet et des états physiques d'un objet, à considérer la relation entre états mentaux, d'une part, et états physiques, d'autre part, comme une relation en ligne droite: la directionnalité propre au



visible, analogue (mais selon quels rapports? c'est justement ce que l'enquête philosophique doit être capable de déterminer) de l'intentionnalité.

Cependant, cet espace du visible n'est pas, heuristiquement, sans limites. Il ne peut pas dispenser toutes les représentations qui fournissent la trame de la connaissance scientifique du monde. Par exemple, note Nogué (op. cit. p.5): *“le caractère général des explications de la lumière est (...) de substituer à l'expérience du visible, une représentation empruntée à un autre sens que la vue: tel est le cas par exemple des théories ondulatoires qui assimilent la lumière à une différence de pression se déplaçant de proche en proche, avec une vitesse finie, jusqu'à l'organe récepteur; conception qui est évidemment modelée sur les particularités de l'expérience tactile et non plus visuelle.”*

Comme le suggère Nogué, ce qu'il appelle la “relation du sujet à l'objet”, c'est-à-dire ce que nous aurions tendance à appeler *l'intentionnalité*, *“prend une forme particulière et originale pour chaque sens”* (op. cit. , p.55) et (p.56): *“les cycles de qualités que nous croyons avoir reconnus; cycle du toucher et du sens thermique, cycle du goût et de l'odorat, cycle de la vue et de l'ouïe, se définissent principalement par le rôle qu'y jouent les notions de sujet et d'objet, en sorte qu'à propos de chaque sens, notre étude commencera toujours par une analyse conduite de ce point de vue”*. Cela veut dire que les concepts (comme le concept d'intentionnalité) sont un cadre qui permet une enquête sur les sensibles, les termes de la relation sensible sont conceptuels, mais on aurait tort de confondre cette conceptualité des termes de la relation, avec une irréductible intelligibilité de la relation.

Qui plus est, nous aurions tort de considérer abstraitement le thème du spatial, et, donc, celui de la directionnalité. Comme l'écrit Nogué (op. cit., p.58), *“chaque qualité définit à sa façon un*

*certain champ spatial et l'espace apparaît comme formé par la superposition de ces divers champs sensibles qui se recouvrent, mais qui ont chacun leur originalité”.*

Le programme de Nogué, déduire le monde sensible à partir d'une description catégoriquement encadré des qualités sensibles (l'extraction de la phénoménologie des sens, selon leurs modalités, donc), me paraît être de nature à mener à bon terme l'intuition sous-jacente à notre perplexité devant des expressions conjuguant intentionnalité et directionnalité, comme “être dirigé vers”, expressions qui semblent pourtant désigner un aspect intrinsèque et essentiel de la sensibilité humaine.